

## Le nom de famille

*La sainte famille* d'Anne Élane Cliche. Triptyque, 1994, 242 p.

François Paré

---

Numéro 228, septembre–octobre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1966ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Paré, F. (2009). Le nom de famille / *La sainte famille* d'Anne Élane Cliche. Triptyque, 1994, 242 p. *Spirale*, (228), 117–118.

# Le nom de famille

## LA SAINTE FAMILLE d'Anne Éleine Cliche

Triptyque, 1994, 242 p.

par FRANÇOIS PARÉ

Un jour j'écrirai un livre, tout un livre, sur le nom propre et sur son effacement. Il ne s'agira pas d'un roman. Il faudrait que ce soit un essai dont la forme reste encore à inventer. Ce livre, s'il arrivait qu'il se réalise, ne pourrait pas porter uniquement sur la littérature, car le nom, qui en serait la matière première, est plus grand que le sens. Il sert de trait d'union entre le temps et l'espace et il porte en lui les conditions d'une éternité fragile. Pour l'instant, c'est déjà l'été avec sa charge d'émerveillement et de tromperie. Je viens de terminer la lecture de *Vestiaire de l'enfance* de Patrick Modiano. Comme toujours chez ce romancier, l'histoire se passe dans une ville frontalière. Les multiples identités des personnages y sont depuis toujours trafiquées par des noms d'emprunt. Dans le roman de Modiano, un certain Jimmy Sarano, autrefois connu sous le nom de Jean Moreno, semble fuir son passé d'itinérance. C'est dans une ville, moitié méditerranéenne, moitié anglaise, qu'il est venu rompre avec le principe même du nom de famille. Et pourtant, il ne cesse de se tourner vers son origine obscure dans cette première appellation, ce premier appel. Quel est ce nom propre qui puisse une fois pour toutes élucider les lieux auxquels il a appartenu et qui le façonnent encore malgré cette lourde entreprise de détachement de soi qui l'anime? Toute l'œuvre romanesque de Patrick Modiano cherche à résoudre cette énigme.

Dans *La sainte famille*, l'étonnant récit qu'elle faisait paraître en 1994, Anne Éleine Cliche reprenait cette question pour en faire le pivot d'une réécriture à plusieurs voix des textes sacrés du christianisme et du judaïsme. Si les drames familiaux ont constitué la matière d'une part importante de la littérature

québécoise au cours des cinquante dernières années, les romans de Cliche, tout comme du reste le théâtre de Jeanne-Mance Delisle ou la saga des Beauchemin de Victor-Lévy Beaulieu, permettaient de saisir le puissant imaginaire de la filiation, dévoilée dans ses liens occultes avec le geste et le langage de la violence. Cliche affirmait ainsi l'antécédence absolue du psychodrame familial et de ses absences réelles et fantasmées sur toute autre quête identitaire collective ou individuelle. Là se trouvait l'intersection de tous les textes, qu'ils soient issus des traditions sacrées ou de la littérature profane.

Si les romans d'Anne Éleine Cliche m'intéressent aujourd'hui, c'est qu'ils appartiennent à la mouvance philosophique et surtout psychanalytique qui a animé le magazine *Spirale* depuis ses premières parutions. S'y rattachent ainsi les nombreuses contributions critiques de Ginette Michaud et de Cliche elle-même dans le cadre de dossiers et de rubriques spécifiquement consacrés à la psychanalyse. Cette lecture soutenue d'auteurs éminemment connus, tels Jacques Derrida, Maud Mannoni ou Paul Celan, déplaçait le débat sur les sociétés actuelles vers des formes plus souterraines de l'identité et permettaient de problématiser la place qu'occupe le sujet dans cette autofiction complexe qu'est la culture. Pour Cliche, rendre compte de la modernité passait nécessairement par la construction d'un récit familial où s'accomplissait avec difficulté la filiation. Voilà ce que les textes sacrés du christianisme et du judaïsme avaient d'ailleurs cherché à évoquer dans leurs nombreux recoupements. Toute saisie psychanalytique des cultures contemporaines se devait ainsi de remonter à l'intersection symboliquement capitale entre la Bible et la Torah.

Si la modernité reposait sur la répétition sans fin d'un même drame familial, mettant en cause la valeur même de la filiation, cette figure se trouvait déjà contenue, bien que raturée, dans les textes sacrés dont la culture était le dépositaire.

Le roman d'Anne Éleine Cliche évoluait donc, sous le mode de la fiction, la recherche des fondements psychanalytiques de la société québécoise moderne. Si, pour d'autres, comme Gaston Miron et Camille Laurin, par exemple, les structures du pouvoir oppressif se trouvaient inscrites dans la langue marginalisée, il en était autrement pour Cliche. Chez cette romancière, les tensions résidaient bien davantage dans la dramatisation du nœud familial et dans les discours sacrés qui signaient l'émergence du sujet en tant qu'agent dans la transmission de l'histoire collective. Chez Miron, la conscience de l'aliénation naissait d'une lente conversion du sujet politique/poétique dans son rapport ambigu, même insoutenable, avec sa langue maternelle, travestie par la présence de l'autre. Pour Cliche, les conditions anthropologiques dénoncées par les poètes des années 1950 dérivèrent, au contraire, de structures plus obscures qui seraient à la base de la société québécoise elle-même. *La sainte famille* reprenait ainsi l'univers onirique mis en place par Victor-Lévy Beaulieu dès le milieu des années 1970, alors que l'angoisse linguistique était transférée chez cet auteur vers ses sources dans l'imaginaire sacré de la cellule familiale. C'est dans la famille, en effet, que se donnait à penser la naissance de toute filiation et la répression dont elle faisait l'objet au nom même de l'intégrité du sujet. N'était-ce pas pour son bien qu'il acceptait de se soumettre à l'autorité parentale? Cette soumis-

sion constituait-elle l'interdit dont souffrait la société colonisée dans sa structure propre et qui entravait son histoire?

Or nous voyons, à la lecture de Cliche, que le Québec actuel se caractérise, entre autres, par l'abandon catastrophique des enfants. C'est cette fulgurance du manque parental et cette extrême solitude de l'enfant laissé à lui-même dont chaque personnage de *La sainte famille* veut rendre compte à sa manière. Chacun racontera son « roman familial ». Dans les fragments constituant le récit conjugué de la « sainte famille », certains personnages, comme Daniel, n'entendent déjà plus l'appel de la figure paternelle : « *Daniel ne répond pas au père. C'est une stratégie efficace. Moins il répond et plus le père demande. Mais rien, rien ne sera interprété par Daniel. Daniel a dit un jour que le père avait rêvé sa propre mort.* » Plus que la mère, chez Cliche, c'est donc lui, le père, qui détient la clé du sentiment d'abandon ressenti par Daniel, « l'héritier universel » parmi tous les enfants abandonnés. Et cela, à force de travail, chacun, de Daniel à Paul, de Clara à Jean, finit par le comprendre! Il n'y a dans toute culture que de l'autobiographique.

Dans la famille mise en scène par Cliche, tous sont responsables d'une erreur stratégique. Tous sont les fils ou les filles de cette erreur. Plus que Daniel ou même Jean, deux personnages centraux du roman, c'est Paul qui, comme son homonyme de la Bible, affiche le plus clairement la négativité au cœur de l'identité. Dès le premier chapitre, ses « oraisons » construisent la première de plusieurs variations sur le thème du tombeau parental, en partant de cette erreur au cœur des processus de filiation : « *il arrive qu'une lettre se perde et n'arrive jamais à destination. Ce*





Aude Moreau, **Tapis de sucre 3**, 2008  
 Sucre, colorant alimentaire, peinture sur gypse, 1757 x 727 cm. Collection de l'artiste.  
 Photo : Guy L'Heureux.

*n'est pas une question d'écriture. L'adresse est parfaitement lisible. N'importe qui peut la déchiffrer. Seulement le receveur — qui n'est pas le destinataire — égare la lettre ou néglige d'en corriger le parcours.* » Le drame familial et l'ensemble de la culture se fondent sur cette négligence stratégique du « receveur ». Le fils, issu d'une absence inexplicable, souffrant de cette désertion jusque dans son être, détourne inévitablement le legs parental et réinvente le parcours à venir.

Pour Cliche — comme pour Victor-Lévy Beaulieu —, la filiation rom-

pue n'est pas scandaleuse malgré la douleur sans fin qu'elle suscite. Elle se trouvait d'ailleurs dans les textes sacrés, chrétiens ou juifs : « *le schisme est dans la Bible. Parfaitement lisible* », écrit Paul. Parler de soi, c'est toujours parler d'un autre. Et cet autre nous a toujours précédés et prévus. Écrire sur soi, c'est ainsi faire « l'autobiographie des autres », pratiquer « une forme de plagiat ». Comme dans les textes sacrés dont le roman de Cliche s'inspire, le drame familial — à commencer par le meurtre manqué du fils par son père ! — est formé de nombreux récits parallèles. Chacun est l'auteur d'une variation sur le

même thème : par là s'accomplira la mort du « parâtre », selon le mot de Kateb Yacine dans *Le cadavre encerclé*, ici le père dénaturé par les structures d'oppression, ce « bon-homme-détritus » dont la « sainte famille » ne cesse de chercher la pureté originelle.

Tel qu'il apparaît dans les pages de ce roman magnifique, le livre « n'offre aucune garantie contre la résurrection ». L'erreur est son seul objet. L'erreur dont le sujet de l'histoire procède sans faute, lui dont le nom doit s'effacer ! L'écriture de Cliche engendre de multiples scènes d'apocalypse, mais chacun sait — et l'écri-

vaine surtout — que la parole est toujours à venir. Marquée par la mort, la filiation qu'elle illumine ne se laisse jamais totalement occulter. Telle est la chance inouïe du fils et de la fille, rescapés pour un temps seulement de l'effacement. Lors de sa parution, juste avant le référendum de 1995 sur la souveraineté nationale, *La sainte famille* permettait de déplacer la question de l'indépendance, pour en montrer à la fois la fragilité et l'absolue nécessité, tant pour le sujet lui-même, entravé et inquiet dans la charge qu'il porte du passé, que pour la culture tout entière, affranchie du nom du père, au seuil de sa naissance. ●